

João Bernardo : L'autre face du racisme.

– 3. Ce sont les racistes qui ont créé les races

Les racistes noirs d'aujourd'hui ne font qu'inverser les hiérarchies inventées hier par les racistes blancs.

Les nuances de la couleur de la peau se répartissent en une série progressive, et, de la plus foncée à la plus claire, aucune ligne de différenciation précise ne permet d'organiser des groupes distincts, définis par la pigmentation. Le même continuum se retrouve dans les autres caractéristiques physiques. Entre la dolicocephalie la plus prononcée (qui caractérise un individu dont le crâne a une forme très allongée par rapport à sa largeur) et la brachycephalie la plus parfaite (dans le cas d'une personne dont la largeur du crâne est proche de sa longueur), les formes intermédiaires se répartissent de façon progressive. Quant aux autres caractéristiques physiologiques, à la proportion des membres et à la taille des personnes, il n'existe pas non plus de rupture de continuité. De plus, ces spectres ne se chevauchent pas ; un individu situé à une place donnée dans une série donnée n'occupe pas nécessairement une place équivalente dans toutes les autres séries. Autrement dit, les races n'existent pas.

Lorsque, sur les routes de la cueillette itinérante, les communautés humaines commencèrent à fréquenter des territoires de plus en plus circonscrits, puis, dans la continuité de ce processus, découvrirent l'agriculture et s'installèrent dans des lieux fixes, les accouplements systématiques conduisirent à la sélection de certaines caractéristiques physiques et à l'abandon d'autres. Des populations différenciées émergèrent alors, mais, même dans ces circonstances, la continuité de la série des caractéristiques physiques ne fut pas interrompue. Désormais des zones de concentration se constituèrent et la séquence se poursuivit par des canaux plus étroits, mais sans la formation de groupes fermés, c'est-à-dire des groupes exclusifs clairement séparés par une rupture de continuité. Leur formation ne s'effectua pas au niveau biologique, mais culturel, surtout dans son aspect le plus perceptible – la langue. Les grands empires, qui accumulaient d'importants excédents agricoles et pouvaient donc construire des villes, entretenir financièrement les prêtres et les scribes et fonder des civilisations, méprisaient leurs voisins nomades et les considéraient comme des «barbares». Mais si ces barbares acceptaient la religion de l'empire et s'adaptaient à leurs coutumes, ils pouvaient, s'ils faisaient preuve d'ingéniosité, grimper dans l'échelle sociale pour rejoindre l'élite, voire parfois même s'asseoir sur le trône. La couleur de la peau et la forme du nez n'avaient aucune importance. La culture était le facteur déterminant, ainsi que les compétences individuelles.

*

Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle, dans les États germaniques, qu'une nouvelle génération de lettrés commença à associer systématiquement la culture à la biologie. Le racisme moderne naquit à ce moment. Les racistes ne réfléchirent pas à des races qui existaient déjà. Au contraire, ils inventèrent des races, en transposant des entités purement culturelles sur le plan biologique. Dans cette opération, les racistes partirent de l'aspect le plus évident de chaque culture, la langue, et ils convertirent les familles linguistiques en groupes raciaux. Il est remarquable que ce processus se soit déroulé dans une Allemagne qui luttait contre l'impérialisme napoléonien. Ceux qui défendent aujourd'hui le nationalisme comme une valeur nécessaire et positive quand il affronte tel ou tel impérialisme devraient réfléchir – s'ils en étaient capables – au fait que le racisme moderne est apparu comme une réaction

nationale et nationaliste contre un envahisseur qui avait hérité du rationalisme universaliste des Jacobins. L'histoire est tissée de contradictions.

Dans cette lignée, Herder fut le premier personnage marquant. Au cœur de ses conceptions se trouvait la notion de totalité organique, dans laquelle il incluait à la fois des aspects mentaux, culturels et biologiques. Selon lui, le processus de la pensée était inséparable des processus sensoriels et volitifs ; la totalité organique constituée par la raison humaine englobait les manifestations spirituelles et biologiques. Cette fusion dans la diversité supposait l'existence d'une force vitale interne, qui transformait le tout en quelque chose de plus que la somme de ses parties. Le vitalisme, notion mystico-biologique, conférait une certaine cohérence aux idées de Herder, comme à celles d'autres penseurs de l'époque. Et si la force vitale assurait l'unité des éléments dans l'ensemble, alors l'existence organique était active et l'organisme était synonyme de vie.

Cette énergie simultanément spirituelle et biologique soutenait la notion de la langue. Celle-ci était, pour Herder, la force créatrice de l'unité sociale organique. Elle seule pouvait créer un peuple, unifier les diverses classes sociales et, en rassemblant les différentes sphères de souveraineté, former une nation. Mais en considérant la langue comme une manifestation de la force vitale d'un peuple, Herder la plaçait également sur un plan biologique et attribuait à la communauté linguistique le caractère d'une communauté raciale. Il ébaucha la première conversion des familles linguistiques en groupes raciaux. «*Chaque nation parle en fonction de ce qu'elle pense et pense en fonction de ce qu'elle parle*», déclara Herder, passant ainsi du langage, système conventionnel de symboles sonores, à la pensée, qui fait référence à la structure du cerveau. Herder, écrit Jacques Droz, «*imagine la nation comme une conception biologico-philologique*» et il fut le premier à développer l'idée d'une psychologie des peuples, qui allait devenir si importante dans le racisme. A partir de là, la voie était ouverte.

Ce n'est pas dans cette Allemagne, morcelée en principautés et royaumes qu'Ernst Moritz Arndt trouva sa patrie. Mais l'Allemagne se situait là où l'on parlait allemand, proclama-t-il dans un poème¹. Pour Friedrich von Schlegel, l'unité linguistique «*constitue le témoignage irréfutable, le trait d'union le plus intime et le plus naturel, et sera considérée, avec l'identité des coutumes, comme le lien le plus solide et le plus durable, assurant l'unité de la nation à travers les siècles*». Ce nationalisme mobilisait des lettrés, des ethnologues, des chercheurs fascinés par les chants traditionnels. Et les anthologies de contes populaires, comme celle organisée par Achim von Arnim et Clemens Brentano au début du XIX^e siècle, ou l'*Histoire de la langue allemande* de Jacob Grimm furent saluées comme des événements politiques.

Mais nous ne devons pas oublier l'autre visage de ce nationalisme linguistique. Admettre que «*chaque nation parle en fonction de ce qu'elle pense et pense en fonction de ce qu'elle parle*» supposait une circularité permanente entre la culture, ou la langue en tant qu'expression ultime de la culture, et la biologie. Dans ses *Discours à la nation allemande*, Fichte a bien décrit cette entité unique. Pour lui, ce n'était pas le peuple qui parlait la langue, mais la langue qui faisait parler le peuple. Fichte considérait que «*ce n'est pas le peuple qui exprime sa connaissance, mais sa connaissance qui s'exprime par lui*». La race était une entité biologico-spirituelle, qui se manifestait dans la langue. Selon Fichte, «*Les hommes sont formés par la langue, plus que la langue ne l'est par les hommes. [...] La langue en général, et plus particulièrement la désignation des objets à l'aide des sons émis par l'organe vocal, ne dépend nullement de décisions arbitraires ou de conventions [...]. En fait, ce n'est pas l'homme en tant que tel qui parle, mais la nature humaine qui s'exprime à travers lui et communique aux autres.*»

¹ «*Aussi loin que la langue allemande résonne / Et chante la gloire de Dieu dans les cieux, / C'est là qu'est ta patrie. / C'est là, preux Allemand, c'est là qu'est ta patrie.*» (<https://www.de-plume-en-plume.fr/histoire/la-patrie-allemande>) (NdT).

Cette thèse se développa dans un sens raciste lorsqu'on prétendit que les membres d'un peuple donné parlaient et pensaient de la même manière parce qu'ils avaient le même type de cerveau. Certes, Fichte reconnaissait que la population des Etats allemands résultait d'un mélange entre les anciennes populations autochtones et des éléments slaves ; cependant, son racisme ne se situait pas dans le sang, à l'origine, mais dans la langue. Le racisme est né de l'idée que *«les hommes sont formés par la langue»* – au sens plein et littéral du terme. La pureté linguistique garantissait la pureté raciale, ce que les autres métissages n'avaient pas réussi à faire. Ainsi, le sang et la généalogie importaient peu, parce que la langue, en plus d'être une façon de penser et de parler, se matérialisait dans une constitution cérébrale spécifique. Mais la «synthèse génétique» conçue par Fichte limitait au niveau intellectuel les processus cognitifs et phénoménologiques requis par la création de la réalité empirique, et il faut comprendre le passage de la langue à la race dans cette perspective. Pour Fichte, le vrai problème résidait dans la séquence des processus cognitifs et phénoménologiques, non dans leur matérialisation. Il ne laissait donc pas la langue suspendue au niveau des idées, sans supposer sa corporalisation. L'action intellectuelle de l'entité collective créait la réalité.

«En soi, chaque race est un tout fermé, un cercle complet», écrivit Görres, philosophe qui sera plus tard très apprécié par les nazis ; *«tous ses membres sont unis par une communauté de sang ; et tout comme ils parlent une seule langue, ils doivent aussi avoir une seule conscience et se comporter comme un seul homme. Telle est la règle fondamentale.»* Le pas décisif fut franchi par Schlegel lorsqu'il soutint que la communauté linguistique à l'origine du sanskrit, du persan et de plusieurs langues européennes correspondait à une entité raciale, les Aryens, auxquels l'on attribuait la conquête de l'Inde et la fondation de la culture occidentale. On passa ainsi de la découverte d'une famille linguistique à l'invention d'une race. *«D'une langue on a fait un peuple, et de ce peuple on a fait aussitôt une race,* observe André Pichot. *Sur cette base linguistique puis raciale, toute une histoire mythique a été construite.»*

Si, dans le racisme linguistique germanique, on passa de la culture à la biologie, la boucle fut bouclée quelques décennies plus tard, par le passage de la biologie à la culture. Darwin occupa une place particulière dans cette circonvolution, lui qui écrivit que *«la conviction qu'il existe chez l'homme une relation étroite entre la taille du cerveau et le développement des facultés intellectuelles est fondée sur la comparaison entre des crânes appartenant à des races sauvages et civilisées, des peuples anciens et modernes, et par analogie avec toute la série des vertébrés».*

Dans les travaux où il appliqua le modèle de la sélection sexuelle à l'humanité, Darwin considérait que la distance entre les animaux supérieurs et les races humaines inférieures était inférieure à celle qui les séparait des races supérieures, tout comme il classait les femmes comme étant physiquement et mentalement inférieures aux hommes. Mais Darwin était un trop bon scientifique pour s'accrocher à des certitudes absolues ; si, dans le premier tiers de ses travaux il postula l'infériorité biologique des peuples sauvages, dans les deux tiers restants il se contenta de justifier les différences de physionomie et de couleur de peau, sans jamais en déduire une hiérarchisation des capacités mentales.

Francis Galton, le fondateur de l'eugénisme, fut le premier à déduire la culture de la biologie ; il transposa en termes biologiques non seulement les différences entre les peuples mais aussi les différences sociales au sein de chacun d'entre eux, considérant que l'élite de la classe dominante se distinguait du point de vue mental et physique, et que l'hérédité assurait la transmission de la supériorité raciale et de la supériorité sociale. Il fusionna ainsi la problématique des hiérarchies raciales et celle des hiérarchies sociales.

Avec l'eugénisme, se développa et s'enracina l'idée qu'il existait des races humaines différenciées et que chacune avait des capacités intellectuelles distinctes et hiérarchisées, ainsi que des attitudes et des comportements culturels distincts. Quelle que fût leur définition, les races se virent attribuer une culture ; et les couches sociales inférieures, ou marginalisées, furent également analysées comme des

races, ou des sous-races. Ce passage de la biologie à la culture rendit inutile le vitalisme, idéologie que le romantisme germanique avait utilisée pour la démarche opposée. L'eugénisme remplaça le vitalisme par un formalisme statistique imité de la rationalité scientifique. Le racisme en vint alors à satisfaire tous les goûts, aussi bien mystiques que prosaïques.

Selon Galton, *«l'eugénisme consiste en l'étude de toutes les institutions soumises au contrôle social et qui peuvent améliorer ou compromettre la qualité raciale des générations futures»*. Il appela les gouvernements à intervenir directement et systématiquement dans l'évolution biologique de l'humanité. Afin d'améliorer la race, il fallait promouvoir la fertilité de l'élite et, en même temps, prendre des mesures économiques et juridiques pour condamner à l'extinction les familles considérées comme socialement, moralement et physiquement indésirables. Jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'eugénisme domina pratiquement non seulement les recherches sur la génétique humaine, mais aussi la médecine. Les deux domaines scientifiques convergèrent vers les mêmes objectifs : adopter des mesures juridiques et introduire des modifications dans les services médicaux et sanitaires pour conditionner les mariages ; stimuler la reproduction des individus appartenant à l'élite ; décourager la reproduction des individus jugés inférieurs, handicapés physiques et «dégénérés», voire l'empêcher par l'emprisonnement, la stérilisation sexuelle ou la castration ; et réguler le flux d'immigrés, en interdisant l'entrée de personnes appartenant à des races considérées comme inférieures et en limitant celle des personnes appartenant à des races intermédiaires.

Cette ingénierie biologique prétendait renforcer la race considérée comme supérieure et consolider la suprématie de l'élite au sein de cette race. Une race nuisible – et toutes les races réputées inférieures l'étaient parce qu'elles dégradait l'humanité – était considérée comme une tumeur, et son ablation comme une intervention chirurgicale souhaitable. Le médecin n'avait plus pour vocation de sauver les patients, mais de sauver la race. On ne tuait plus au nom d'un empire, mais au nom de la santé. Etablissant des liens étroits avec les milieux gouvernementaux, économiques, scientifiques et médicaux, l'eugénisme devint d'abord hégémonique aux États-Unis. Puis le sceptre se déplaça en Allemagne, établissant un lien étroit entre les mesures raciales appliquées sous le Troisième Reich et l'eugénisme conçu aux États-Unis.

*

Les identitarismes ethniques contemporains sont à la fois les héritiers du racisme linguistique et du racisme biologique, et ils se situent à la croisée de ces deux courants qui ont participé à la genèse du fascisme classique. C'est pourquoi je les inclus dans le fascisme postfasciste. Certes, l'eugénisme est aujourd'hui discrédité en tant que science, notamment en raison de ses conséquences pratiques extrêmes sous le Troisième Reich. Mais, comme pour le fascisme en général, le discrédit porta davantage sur le nom que sur la réalité. Après tout, le plus grand succès de l'eugénisme, auquel l'identitarisme ethnique a donné un nouvel élan, a été celui d'inventer des races humaines, caractérisées par des facteurs biologiques, et de leur attribuer des cultures spécifiques.

De façon perverse, la notion de race diffusée dans le mouvement noir contemporain a été inventée dans les milieux scientifiques les plus racistes d'Europe et des États-Unis à la fin du XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle. Les racistes noirs d'aujourd'hui ne font qu'inverser les hiérarchies établies par les racistes blancs. Certains critiques de l'identitarisme dénoncent timidement ce qu'ils appellent un *racialisme*. Je ne vois aucune raison d'utiliser ce terme. Une notion descriptive et neutre n'a aucune place ici. Ce concept actif a des effets pratiques, car, lorsque l'on a recours à des critères raciaux, toute une série de conséquences implicites en découlent immédiatement. Nous n'avons pas affaire à du «racialisme», mais à du racisme.

Et comme il n'y a pas de races, et que seuls existent des racistes qui créent des races, le champ est ouvert à une création illimitée de races et de sous-races, et à la modification arbitraire du profil de chacune d'entre elles. Cette perspective nous permet de comprendre le processus auquel nous assistons aujourd'hui un peu partout dans le monde, et qui, dans le cas du Brésil, conduit à persécuter les «profiteurs des quotas» (*falsos quotistas*), à refuser le métissage et à exprimer son aversion pour les métis².

Le mouvement noir brésilien accuse les immigrés italiens d'avoir été amenés par l'élite blanche pour «blanchir» le Brésil, au détriment de la main-d'œuvre noire. Ils nous offrent un exemple supplémentaire de la façon dont on peut remplacer l'histoire par le ressentiment. En effet, aux États-Unis, à la fin du XIX^e siècle et durant la première moitié du XX^e siècle, les immigrés italiens étaient considérés comme noirs, tant sur le plan racial que culturel, et cette opinion était également défendue par des eugénistes connus. En fait, ces immigrés venaient généralement du sud de la péninsule et de Sicile, où les peaux sont plus foncées. Stimulée par ce préjugé, la coexistence entre les deux groupes ethniques contribua à le renforcer, parfois au profit des Noirs, et les Italiens aussi furent victimes de lynchages³. Certains soutiennent même, et avec de bons arguments, que le jazz a été créé par des Italo-Américains de La Nouvelle-Orléans à partir de la musique que jouaient les groupes afro-américains de cette ville⁴.

Dans les années 1930, les partisans de Mussolini implantés dans les communautés d'immigrés italiens nourrissent l'hostilité contre les Noirs et luttèrent pour convaincre leurs compatriotes qu'ils étaient, après tout, des Blancs. En 1940, lorsque l'Italie entra en guerre, seuls 8% des journaux de langue italienne publiés aux États-Unis étaient antifascistes ; 12% défendaient une position mi-chèvre mi-chou et 80% soutenaient le fascisme. Mais les pressions de la guerre mondiale amenèrent le ministère américain de l'Immigration et de la Naturalisation à considérer en 1943, pour la première fois, que tous les Européens étaient des Blancs. Et tandis que, chez les appelés, la ségrégation des conscrits noirs se poursuivait, l'intégration des Américains d'origine européenne commença. Ce phénomène changea la définition du *Blanc*, et les Italiens, qui auparavant ne se distinguaient pas des Noirs et étaient confondus

² Cette aversion fut exprimée clairement par Abdias do Nascimento, le gourou des mouvements noirs brésiliens (cf. le premier de cette série de cinq articles, «Tolstoï et le roi des Zoulous») [NdT].

³ Selon A. H. Celenza, «*Le lynchage de masse le plus horrible de l'histoire des États-Unis se produisit à La Nouvelle-Orléans en 1891, lorsque onze immigrants italiens furent abattus et pendus par une foule en colère après qu'un jury les eut déclarés innocents de l'assassinat du chef de la police locale, David Hennessey.* » Pour plus de détails, on pourra lire en ligne l'article détaillé de Jessica Barbata Jackson «*Before the Lynching : Reconsidering the Experience of Italians and Sicilians in Louisiana, 1870-1890s*» (NdT.)

⁴ S'il s'agit du livre d'Anna Harwell Celenza (*Jazz Italian Style. From its origins in New Orleans to Fascist Italy and Sinatra*), son propos semble beaucoup plus nuancé que ne l'affirme João Bernardo, du moins d'après cet article: <https://jazzlives.wordpress.com/2017/06/06/jazz-italian-style-from-its-orgins-in-new-orleans-to-fascist-italy-and-sinatra-by-anna-harwell-celenza/>. Quant à un autre livre publié sur le même sujet (*Bebop, Swing, and Bella Musica: Jazz and the Italian American Experience* de Bill Dal Cerro et David Anthony Witter), le compte rendu paru sur cet ouvrage ne donne guère de crédit à la thèse d'un jazz créé par des Italo-Américains :

<https://www.chicagoreader.com/Bleader/archives/2015/06/19/a-new-book-on-italian-americans-in-jazz-distorts-history>. Cette hypothétique « appropriation culturelle » du jazz par des Italo-Américains me semble relever davantage du tsunami identitariste que Bernardo dénonce justement dans ses textes que d'une recherche ethno-musicologique fiable. De toute façon, on sait depuis très longtemps que le jazz a des origines multiples, dont des influences européennes, y compris celles de l'opéra ...italien (NdT).

avec les Noirs, commencèrent à être vus et considérés comme des Blancs. Aujourd'hui, presque personne ne se souvient que les Italiens ont été noirs.

Après cette double invention (d'abord que les Italiens étaient noirs puis que, finalement, ils étaient blancs), personne ne sera surpris qu'aujourd'hui les immigrés portugais en France, selon les termes d'un sociologue, représentent «une catégorie intermédiaire, qualifiée dans les sciences sociales de Blancs honoraires⁵».

Il est également utile de se souvenir de l'invention d'autres Blancs qui furent considérés comme noirs. Certes, les eugénistes et autres racistes prétendant tenir un discours «scientifique» partirent de la biologie pour en déduire des cultures, mais cela ne les empêcha de parcourir parfois le chemin inverse. Face à des peuples apatrides ou des États précaires, ils jugeaient que leur situation résultait nécessairement d'une infériorité biologique. Lorsque l'histoire témoignait de la dissolution des formes étatiques dans certaines régions, ils en déduisaient que la population avait connu une dégradation biologique. Mais ils durent affronter un énorme problème : comment expliquer que l'Éthiopie, dont les habitants étaient indubitablement noirs, se soit maintenue comme un État indépendant et qu'elle eût en outre une Église chrétienne millénaire ? Ils durent donc bricoler une « découverte » fantastique : celle d'une race blanche à la peau noire !

En 1979, à une date tardive donc, alors que toute l'Afrique était déjà indépendante et que le racisme biologique avait perdu son hégémonie dans les milieux scientifiques, on pouvait encore lire dans ce monument culturel classique qu'est l'*Encyclopaedia Britannica* : «[...] l'Éthiopie a réussi à préserver et à perfectionner une culture unique, née de la très ancienne rencontre et de la lente fusion de deux peuples également bien dotés : les Kouchites, race blanche à la peau sombre, qui étaient probablement des indigènes, et des tribus sémitiques qui ont peut-être émigré d'Arabie». Ainsi le critère biologique ne compromettait pas le critère culturel ; en effet, si un Blanc possédait une couleur de peau foncée, alors il était justifié que l'Éthiopie ait atteint un niveau culturel élevé.

Symétriquement, cette invention extraordinaire fut accompagnée par une autre, celle des Blancs non-blancs. Lorsque Hitler écrivit dans *Mein Kampf* que le peuple français «tombe de plus en plus au niveau des nègres», il ne faisait pas seulement référence à ce que les nationalistes allemands à l'époque appelaient la «honte noire», c'est-à-dire le fait que les troupes françaises stationnées sur le territoire allemand, après la fin de la Première Guerre mondiale, incluaient des soldats sénégalais. Surtout, les nazis, et les racistes nordiques en général, considéraient les Juifs comme des Levantins, descendants de l'ancienne Carthage phénicienne, donc des Africains, et, «logiquement», des Noirs. Les racistes considéraient l'influence raciale juive comme culturellement et biologiquement néfaste, mais comme un facteur de «négrification». Dans *Le mythe du XX^e siècle*, le médecin nazi Alfred Rosenberg défendait l'idée que la France était devenue une extension de l'Afrique, commandée par les Juifs⁶. Écrivant à la fin du Troisième Reich, le médecin et anthropologue Eugen Fischer avertissait que «le biologiste doit prendre conscience, avec une profonde inquiétude, du fait que les lois et les institutions françaises permettent l'infiltration de sang noir dans l'organisme du peuple français».

⁵ Cf. l'émission de Radio Vosstanie où des «premiers concernés» critiquent l'introduction de ce terme inventé... par le régime sud-africain sous l'apartheid et repris par les spécialistes des sciences humaines ! A partir des années 1960, cet État raciste accorda successivement cette «distinction», pour des raisons économiques, à tous les Japonais, Coréens du Sud, Taïwanais et enfin aux Chinois : <https://vosstanie.blogspot.com/2020/09/radio-vosstanie-les-portugais-sont-ils.html> (NdT).

⁶ Selon la traduction française en ligne, Rosenberg écrivit à propos de la France : «Si cela continue, on ne pourra plus la considérer comme un État européen, mais plutôt comme une colonie de l'Afrique, dirigée par des juifs» (NdT).

Cette préoccupation n'était pas spécifiquement germanique. La thèse selon laquelle les Français étaient «*de plus en plus négroïdes*» était partagée par le plus célèbre des romanciers fascistes, le Français Louis-Ferdinand Céline, lorsqu'il déclara en 1937 que les Juifs, accusés de dominer la France, étaient «*le produit d'un croisement de nègres et de barbares asiates*» ou même qu'ils étaient simplement «*nègres*» (*Bagatelles pour un massacre*, 1937). Céline écrivit également, en 1942, que «*le juif c'est déjà du nègre*» (*L'École des cadavres*), comme il l'avait déclaré l'année précédente que «*le nègre [est] le vrai papa du juif*». Cela explique pourquoi, en 1937, il put utiliser l'expression de «*Français négroïdes*». Dans la même veine, il écrivit dans une lettre du 15 juin 1942, destinée à être publiée, que «*la France déteste instinctivement tout ce qui l'empêche de se livrer aux nègres**», ajoutant que «*la France aspire à de finir nègre**» et concluant que «*la France d'aujourd'hui, si mélangée racialement, ne peut être qu'anti-aryenne**». Et dans un texte publié le 23 octobre 1943, il considérait que «*le sud de la France se négroïse de plus en plus**». Céline ne pouvait en tirer qu'une seule conclusion : «*Je veux être le plus nazi de tous les collaborateurs**», proclama-t-il dans *Je Suis Partout*, le principal journal pronazi de Paris, «*et je propose que tous les bâtards méditerranéens au sud de la Loire soient jetés à la mer**». A la fin de la guerre, Céline continua de soutenir que «*l'abâtardissement judaïque**» avait «*négroïse**» le pays.

Ces zigzags étranges entre des Blancs qui deviennent soudainement des Noirs et des Noirs qui deviennent miraculeusement des Blancs (étiquettes tantôt positives, tantôt négatives), devraient peut-être aider certaines personnes à réfléchir – du moins si elles sont disposées à le faire. Quand, au Brésil, en 2019, le Système de sélection unifié des universités (SiSU) a précisé que «*les quotas raciaux sont destinés aux métis⁸ noirs et non aux métis socialement blancs⁹*», les acrobaties opérées ainsi entre race et culture se révèlent identiques à celles qui conduisirent, dans le passé, à l'invention des Noirs à la peau blanche et des Blancs à la peau noire. Plus que l'affirmation d'une identité, ce que l'identitarisme ethnique cherche aujourd'hui, c'est à redéfinir le profil et le caractère de cette identité, ce qui explique une grande partie des litiges actuels. Ce racisme aux signes inversés est destiné à réinventer les races.

Bibliographie

Sur le racisme linguistique du romantisme germanique : Reinhold ARIS, *History of Political Thought in Germany from 1789 to 1815*, Frank Cass, 1965 ; F. M. BARNARD, *Herder's Social and Political Thought. From Enlightenment to Nationalism*, Clarendon, 1965 ; Rohan D'O. BUTLER, *Raíces Ideológicas del Nacional-Socialismo*, Fondo de Cultura Económica, 1943 ; Jacques DROZ, *Le romantisme allemand et l'État. Résistance et collaboration dans l'Allemagne napoléonienne*, Payot, 1966 ; J. G. FICHTE, *Discours à la nation Allemande*, Aubier-Montaigne, 1975 ; Wolf LEPENIES, *The Seduction of Culture in German History*, Princeton University Press, 2006 [e-book] ; Karl A. SCHLEUNES, *The Twisted Road to Auschwitz. Nazi Policy toward German Jews, 1933-1939*, University of Illinois Press, 1990 ; Peter WATSON, *The German Genius. Europe's Third Renaissance, the Second Scientific Revolution, and the Twentieth Century*, Simon & Schuster, 2011.

⁷ Les citations de Céline signalées par un astérisque ont été retraduites du portugais, elles ne sont donc pas conformes à l'original français (*NdT*).

⁸ Le terme *pardo*, que j'ai traduit ici par «métis» pour simplifier, désigne en réalité plusieurs catégories différentes au Brésil : les *mulatos* (mulâtres, issus de Blancs et de Noirs), les *caboclos* (issus de Blancs et d'Amérindiens), les *cafuzos* ou *caborés* (descendants de Noirs et d'Amérindiens) et les *métis* (issus d'autres mélanges de «races») [*NdT*].

⁹ Cf. <https://www1.folha.uol.com.br/cotidiano/2020/07/jovem-e-expulso-da-usp-por-fraudar-cotas-raciais-e-sociais-em-lo-julgamento-da-historia-da-universidade.shtml>.

L'œuvre de Darwin que j'ai mentionnée est Charles DARWIN, *The Descent of Man and Selection in Relation to Sex*, The Folio Society, 1990. En français il existe deux traductions : *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle* (1881) et une plus récente, et sans doute meilleur, *La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe* (1999).

Sur l'eugénisme : Alison BASHFORD, «Population Politics since 1750», in Merry E. Wiesner-Hanks (dir.) *The Cambridge World History*, volume VII ; J. R. McNeill et Kenneth Pomeranz (dir.), *Production, Destruction, and Connection, 1750 - Present*, première partie : *Structures, Spaces, and Boundary Making*, Cambridge University Press, 2015 ; Edwin BLACK, *War against the Weak. Eugenics and America's Campaign to Create a Master Race*, Four Walls Eight Windows, 2003 ; Matthew CONNELLY, «The Cold War in the Longue Durée : Global Migration, Public Health, and Population Control», in Melvyn P. Leffler et Odd Arne Westad (dir.), *The Cambridge History of the Cold War*, volume III, *Endings*, Cambridge University Press, 2010 ; Marouf Arif HASIAN Jr., *The Rhetoric of Eugenics in Anglo-American Thought*, The University of Georgia Press, 1996 ; Stefan KÜHL, *The Nazi Connection. Eugenics, American Racism, and German National Socialism*, Oxford University Press, 1994 ; André PICHOT, *La société pure. De Darwin à Hitler*, Flammarion, 2000 ; Lothrop STODDARD, *The Revolt against Civilization. The Menace of the Under Man*, Charles Scribner's Sons, 1922 ; Sheila Faith WEISS, *The Nazi Symbiosis. Human Genetics and Politics in the Third Reich*, The University of Chicago Press, 2010.

Sur le statut racial des Italiens aux États-Unis : Thaddeus RUSSELL, *A Renegade History of the United States*, Simon & Schuster, 2011.

Sur les Portugais comme «Blancs honoraires : les propos de la sociologue Margot Delon sont cités dans Mickaël CORREIA, «Dans l'enfer des grands bourgeois du Nord : des femmes de ménage portugaises témoignent», *Médiapart*, 15 août 2020.

Sur les blancs à la peau foncée : Jean P. DORESSE, «Ethiopia, History of», *The New Encyclopaedia Britannica*, 15^e édition, Macropaedia, 1979, volume 6, page 1006.

Sur les Blancs non blancs : Louis-Ferdinand CÉLINE, *Bagattes pour un massacre* (Denoël, 1937), *Les beaux draps* (Nouvelles Éditions Françaises, 1941) et *L'école des cadavres* (Denoël 1942) – tous trois disponibles en ligne ; Houston Stewart CHAMBERLAIN, *La genèse du XIX^e siècle*, 2 volumes, Payot, 1913 ; Annick DURAFFOUR et Pierre-André TAGUIEFF, *Céline, la race, le Juif. Légende littéraire et vérité historique*, Fayard, 2017 ; Adolf HITLER, *Mein Kampf*, traduction française, 1937 ; Maria-Antonietta MACCIOCCHI, «Les femmes et la traversée du fascisme», in *Éléments pour une analyse du fascisme. Séminaire de Marie-A. Macciocchi, Paris VIII - Vincennes, 1974-1975*, 2 volumes, Union Générale d'Éditions (10/18), 1976 ; Anne QUINCHON-CAUDAL, *Hitler et les races. L'anthropologie nationale-socialiste*, Berg International, 2013 ; Alfred ROSENBERG, *Le Mythe du XX^e Siècle. Bilan des combats culturels et spirituels de notre temps*, Avalon, 1986, mais cette traduction anglaise est préférable : *The Myth of the Twentieth Century. An Evaluation of the Spiritual-Intellectual Confrontations of Our Age* disponible en ligne.

ANNEXE

Commentaire d'un internaute : En lisant ton texte, je me suis souvenu d'un dialogue dans le film *Loin des hommes* de David Oelhoffen (2013) inspiré de «L'hôte», nouvelle incluse dans *L'exil et le royaume* d'Albert Camus (1957) : «*Mes parents étaient espagnols : pour les Français on était des Arabes, et maintenant, pour les Arabes, on est des Français*¹⁰.»

Réponse de João Bernardo : Dans cette troisième partie de mon essai sur «L'autre face du racisme», je défends l'idée que, si les races sont une invention des racistes, le champ reste ouvert à la création illimitée de races et à la modification permanente de leur profil. C'est ce qui s'est passé dans les années 1930 et 1940, sous l'impulsion du nazisme, et qui se reproduit aujourd'hui dans le monde entier, et au Brésil aussi.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, dans le Caucase et la Crimée soviétique occupés par les troupes du Reich, les SS assassinèrent pendant environ six mois des prisonniers musulmans qui, parce qu'ils étaient circoncis, avaient été confondus avec des Juifs. Jusqu'à ce que le Führer, lorsqu'il l'apprit, décide qu'ils étaient des descendants directs des anciens Goths – et donc dignes de confiance. (Cf. mon livre *Labirintos do fascismo*, 3^e version, p. 935, disponible en ligne, où la situation est racontée avec quelques détails et la bibliographie correspondante.)

Ces cas limites nous aident à mieux définir et étudier le racisme. Motivé par des raisons très concrètes, Virgil Gheorghiu écrivit en 1949 un roman, qui à l'époque remporta un énorme succès, et qui tourne autour d'un personnage successivement classé comme Juif et Aryen, pour finir dans un dédale de persécutions politiques. Le personnage de Camus que tu évoques ne vivait pas dans un monde très différent, et Camus savait de quoi il parlait, puisqu'il était *ped noir*. Aujourd'hui, nous vivons de nouveau dans une société régie par les racismes identitaires. Pas une semaine, parfois pas un jour ne passe, sans de nouveaux exemples. Ce samedi 12 septembre 2020, un Portugais de 29 ans, qui vivait depuis peu en Suisse et travaillait comme saisonnier pour le ramassage des pommes, a été assassiné en pleine rue par un islamiste turco-suisse, déjà arrêté pour avoir participé à de petites actions terroristes, et qui pensait que sa victime était un Suisse. Et, en effet, comment un raciste perçoit-il chacun d'entre nous ? Lorsque le mouvement noir brésilien promeut une législation contre les «métis socialement blancs¹¹», il s'enferme dans le même labyrinthe de paradoxes dans lequel s'enfermèrent les nazis lorsqu'ils rencontrèrent les musulmans soviétiques.

¹⁰ Cette phrase ne se trouve pas dans la nouvelle (*NdT*).

¹¹ On trouve sur le Net quantité d'articles sur le sujet des *afroconvenientes* (les afro-opportunistes) que certains nationalistes afrobrésiliens et leurs «alliés» de gauche opposent aux *afrodescendentes* (les «authentiques» afro-descendants). Un «afro-opportuniste» est, selon ces théories à la mode, «*un homme ou une femme, qui se déclare afrodescendant, car, en prétendant appartenir à une condition qui n'a rien à voir avec la couleur de sa peau, il obtiendra des revenus et des avantages*». Sur le même sujet, et dans une perspective critique vis-à-vis de l'identitarisme, on pourra lire l'article d'Adolph Reed Jr. à propos de la «transraciale» Rachel Dolezal aux Etats-Unis : <http://nfnf.eu/spip.php?article761> (*NdT*).